

Miller (Gordon W). — *Educational opportunity and the home* (Les résultats scolaires et la famille)

Guy Vincent

Citer ce document / Cite this document :

Vincent Guy. Miller (Gordon W). — *Educational opportunity and the home* (Les résultats scolaires et la famille). In: Revue française de pédagogie, volume 22, 1973. pp. 59-60;

https://www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1973_num_22_1_2040_t1_0059_0000_2

Fichier pdf généré le 21/04/2018

MILLER (Gordon W). — **Educational opportunity and the home** (Les résultats scolaires et la famille). — London, Longman, 1971. — 16 cm, 162 p., index, bibliogr., dépl. (Longman sociology of education).

L'influence du milieu familial et du milieu socio-culturel sur la réussite scolaire des élèves n'a plus à être démontrée. G.W. Miller a plutôt cherché à préciser quelles étaient les caractéristiques de la famille éducatrice et à marquer les limites de l'influence des origines sociales. Son but pratique est de mettre en garde les responsables de la politique scolaire en Grande-Bretagne : il ne suffit pas de créer des zones scolaires prioritaires, — c'est-à-dire d'améliorer les conditions de l'enseignement dans les quartiers défavorisés —, il ne suffit pas de décloisonner le second degré avec les « comprehensive schools », encore faut-il agir sur la famille. Car s'il est vrai que ce système scolaire opère une discrimination à l'égard des enfants de la classe ouvrière, il ne faut pas oublier qu'il y a rejet de l'école par les enfants et par les parents. De plus, s'il est vrai, selon l'hypothèse centrale de la recherche, que les relations intra-familiales, dans le jeune âge, conditionnent la réussite de l'élève, est-on sûr que les attitudes bénéfiques se trouvent seulement ou principalement dans les classes sociales supérieures, les attitudes génératrices d'échec uniquement ou surtout dans la classe ouvrière ? Certes, toutes les recherches mettent en évidence des corrélations hautement significatives entre classe sociale et performances à l'école, mais ce facteur ne rend compte que de 12 % de la variance de la réussite. Il laisse donc place à d'autres facteurs explicatifs.

C'est à les rechercher que visait l'enquête dont l'ouvrage rend compte, après avoir passé en revue les études antérieures. Les tests utilisés à l'examen d'entrée dans le second degré ont été appliqués à un échantillon de près de 500 élèves de fin d'études élémentaires, dans les écoles de deux zones du Grand Londres, l'une à majorité ouvrière, l'autre à majorité bourgeoise. Un questionnaire portant sur les relations avec leurs parents et les adultes de leur entourage leur a en même temps été appliqué. L'ensemble des résultats a été traité par une méthode d'analyse factorielle.

On peut dès lors tracer une sorte de portrait du type de famille dont les caractéristiques sont liées à la réussite scolaire de l'enfant. C'est d'abord une famille peu nombreuse ; les parents ont pour l'enfant des aspirations élevées ; ils pensent son avenir en termes d'études à poursuivre plutôt que de profession à exercer, ils ne sont pas trop indulgents (facteur surtout important pour les filles) ; et se montrent toujours prêts à répondre aux questions de l'enfant ; ceux-ci aiment l'école, n'ont pas beaucoup de relations avec leurs camarades, ont confiance en eux-mêmes. Par contre, les parents qui n'ont pas de temps à passer avec l'enfant, qui comparent défavorablement sa conduite avec celle des autres enfants, qui se montrent auto-

cratiques, dominateurs, omniscients et ne motivent ni leurs décisions, ni les sanctions infligées ont de fortes chances de voir leur enfant échouer.

La plupart de ces facteurs associés à la réussite dans les études primaires (qui conditionnent l'orientation ultérieure) ne sont pas la caractéristique exclusive de la « classe moyenne ». L'analyse multivariée des corrélations prouve qu'ils sont relativement indépendants de la classe sociale, et donc qu'il y a plus de ressemblances que de différences entre les classes du moins en ce qui concerne les relations parents-enfants ici examinées.

Enfin l'enquête apporte des résultats sur un point controversé : le rapport qui existe entre anxiété et réussite ou échec. Si l'on distingue entre anxiété générale et inquiétudes spécifiques, des corrélations n'apparaissent qu'avec les secondes.

Cet ouvrage, outre qu'il rassemble pour les vérifier et les préciser, des hypothèses antérieurement émises par d'autres chercheurs, est donc de ceux qui entendent dénoncer l'insistance sur l'origine sociale comme facteur d'inégalité scolaire. Le facteur est important, conclut l'auteur, mais il y a d'autres facteurs plus importants encore ; et sans nier l'utilité des investissements scolaires dans les zones défavorisées, il préconise le développement d'un corps de conseillers familiaux, mis au service de la population tout entière.

Sans songer à nier qu'il y ait, dans tous les milieux sociaux, des familles favorisant la réussite scolaire des enfants, la méthode qui conduit à de telles conclusions appelle de sérieuses réserves. Tout en notant que la notion de motivation est l'une des plus obscures de la psychologie, que le concept de classe sociale est trop général et qu'il ne s'identifie pas à celui de catégorie socio-professionnelle utilisée dans l'enquête, G.W. Miller n'a pas fourbi l'outillage théorique qui aurait permis de pousser la recherche et ses résultats. La théorie — implicite — n'est que l'ensemble des notions communes utilisées en décrivant les attitudes familiales, des notions et des schémas imposés par un usage non critique de la statistique, en l'occurrence l'analyse factorielle. Or peser l'importance respective de ces facteurs que seraient aussi bien la classe sociale, que la confiance en soi (de l'élève) et l'autocratie (des parents), cela a-t-il un sens ? Les ressemblances que l'on nous dit constater entre les attitudes des parents de milieux sociaux différents sont-elles autre chose que le produit des questions identiques posées à tous les élèves et intentionnellement élaborées pour être comprises par tous.

Guy VINCENT